



Episode 10 : Incredible India !

15 au 28 Avril 2018 (by Pierre)



Notre seconde journée en Inde est aussi mouvementée que la première. Le petit-déjeuner dans la famille de Baranta est excellent, mais le départ plus compliqué : toujours difficile pour nous de quitter une famille si attachante mais surtout... eux ne veulent pas nous laisser partir ! Bon, nous étions tout de même venus au départ simplement pour un rapide repas du midi. Finalement, après une après-midi de visites ensemble, une soirée de fête et de Thabal Chongba (dances en cercles) pour célébrer le Bihu, le nouvel an du Manipur, et une nuit dans la chambre des parents, il est tout de même temps pour nous de reprendre la route. On sent l'émotion de la maman, on se plie de bon cœur aux traditionnelles séances photos d'au-revoir, on donne à Baranta nos coordonnées Facebook et WhatsApp, même si on sait que le lien ne durera qu'un temps... puis, sur un dernier signe de main et un bon coup de klaxon, on reprend notre route à la découverte du Far-Est indien...

Nous sommes attendus ce soir à Imphal par un hôte Warmshower, et nous n'avons que 45km pour y aller par la grande route. Mais un cyclo croisé quelques jours plus tôt nous a parlé d'un joli lac et des paysages d'un parc naturel un peu plus au sud et nous décidons de faire le détour, malgré la journée de cent kilomètres que cela représente, et les mises en garde de Baranta sur l'état de la route. Concernant ces dernières, nous constatons vite que les avertissements de notre ami étaient plus une tentative de nous faire renoncer à notre détour pour rester un peu plus chez lui qu'une crainte fondée. En dehors d'un gros pont de métal effondré qui nous fait porter le vélo, avec l'aide inopinée d'un passant, jusqu'au fond d'un ravin que nous traversons sur un petit ouvrage en bambou, la chaussée bien goudronnée et peu passante est très agréable, et les paysages tiennent leurs promesses. Nous évoluons dans la large vallée dans laquelle s'étalent les champs qui bordent Kakching, et les montagnes se dressent autour de nous, tantôt collines à la végétation vert-jaunie un peu desséchée, tantôt falaises acérées autour desquelles planent quelques rapaces.

Mais, soudain, le ciel s'assombrit et nous sentons venir un nouvel épisode orageux. Alors que les premières gouttes s'abattent sur le sol et que le vent monte, nous profitons de croiser une petite ferme pour aller nous réfugier en suivant les signes de main de la famille qui nous presse de venir nous mettre à l'abri. Et heureusement ! Si le temps semble un peu long dans la mesure misérable dépourvue de lumière où nous patientons sur un simple banc tandis que le propriétaire s'occupe en soufflant sur les poussières et en ramassant les feuilles tombées par la faïtière, le ciel se déchaîne à l'extérieur. L'orage semble devenir tempête tandis que l'environnement sombre dans une obscurité inquiétante, et les râles profonds du vent semblent répondre aux craquements sourds du tonnerre. Par chance, notre Pino est lui-aussi à l'abri sous un grand hangar et les seules conséquences pour nous sont une poussière que je prends dans l'œil lors de l'un des premiers coups de vent. Mais lorsque nous pouvons enfin nous remettre en route, partout, nous constatons les dégâts : les poteaux électriques sont affalés par terre ou penchent dangereusement tandis que les fils s'étalent sur les routes ; ici un toit de tôle s'est effondré sur une voiture, et là un cataclysme semble avoir tout mis sans dessus dessous – à moins que ce ne soit le sens du désordre local... Ici des hommes tendent des cordes pour tenter de redresser une grange en partie abattue, là tout le monde s'active pour ramasser les arbres et déchets qui ont enseveli la route et la maison voisine. Nous apprendrons le soir-même que la tempête a fait une dizaine de morts dans la région dont trois dans le village que nous traverserons le midi, et une quarantaine côté birman. Mais pour le moment, nous n'avons pas conscience de ces conséquences et nous demandons simplement si les dégâts que nous constatons sont bien dus à cet orage, ou à de précédentes intempéries.

Nous atteignons le lac de Keibul Lamjao en début d'après-midi et trouvons avec difficulté un complexe hôtelier qui semble être le seul restaurant disponible pour manger, sans doute en conséquence de la tempête du matin. Celui-ci est perché sur le sommet d'une presqu'île qui plonge dans l'immensité du lac et nous offre la chance de surplomber l'étendue d'eau paisible. Le niveau semble bas en cette fin de saison sèche, et de la verdure affleure un peu partout. Seules quelques petites barques à fond plat dérivent en douceur sur l'onde que plus un souffle de vent ne vient troubler. Les pêcheurs installés dans les embarcations jettent leurs filets où laissent pendre leur fil, et, vu la fréquence à laquelle ils les remontent, les poissons doivent être nombreux. Malgré ces images enchanteuses, j'ai du mal à profiter du moment. Mon œil me gêne toujours et Lucie a beau l'inspecter du mieux qu'elle peut et y faire couler quelques gouttes de liquide physiologique, impossible de déloger la poussière qui me démange.

L'après-midi devient vite insupportable pour moi. La route qui file vers le nord est en moins bon état que celle du matin, plus poussiéreuse et très passante, et je passe mon temps à me frotter les yeux, à fermer et rouvrir ma paupière de plus en plus douloureuse, ou réclamer des pauses en crachant mon impuissance et ma douleur que je n'apaise un peu qu'à grandes giclées d'eau sur le visage. Les nombreux motards ou automobilistes qui nous réclament une photo ou nous font signe de nous arrêter m'agacent. Mon champ de vision est réduit et je ne veux pas tourner vers eux mon œil gonflé et rougi au risque d'avoir les questions et commentaires de chacun, et l'arrivée à Imphal est un soulagement, même si le trafic intense ne simplifie pas la fin de la route.

À peine arrivé chez Abow, notre hôte du jour, celui-ci m'embarque sur son scooter et nous filons au dispensaire voisin. Pas de médecin disponible, direction les urgences de l'hôpital. Une queue de vingt mètres de long nous fait prendre la direction d'un troisième établissement qui, lui, nous renvoie vers un cabinet d'ophtalmologie. Ouf, enfin, quelqu'un en mesure de m'examiner, et qui, en plus, semble compétent et bien équipé. Le diagnostic est rapide : une toute petite pierre dans l'œil, mais avec une arête tranchante que je n'ai cessé d'agiter contre mon globe oculaire tout l'après-midi, causant de multiples griffures. La prescription est tout aussi claire : un bandeau sur l'œil avec un produit réparant pendant 24h, bien-sûr, pas de vélo, et des gouttes de « lave-vitre » pendant trois semaines... génial !

Le lendemain est donc une journée off, dont nous profitons pour faire davantage connaissance avec notre hôte de 31 ans. Abow est d'une famille d'artistes, avec un papa acteur, et lui qui trempe dans la musique, le théâtre, l'art plastique et de multiples projets qui l'ont amené à se produire un peu partout en Inde et en Europe. Tous ses voyages, ses rencontres et ses expériences ont développé des idéaux, et il nous partage avec passion ses idées sur le végétarisme, ses aspirations vers une société plus solidaire et engagée – « si je vous aide, vous ne devez pas me rendre en retour. Vous devez aider quelqu'un d'autre, qui, à son tour aidera quelqu'un etc., c'est ainsi que la paix et l'amour se construisent » – son amour de sa région – « un paradis de fruits et de légumes où la nature pourvoit à tous nos besoins et où les saisons sont belles et clémentes » - et son rêve de créer une ferme communautaire où chacun serait le bienvenu – « même Trump que je déteste, il pourrait découvrir la beauté de la rencontre de l'autre et ce qui est vraiment important dans la vie... »

La maison est d'une architecture bizarre, avec ses parents qui vivent en bas derrière une tenture déchirée en guise de porte d'entrée, tandis que lui aménage en haut un futur studio musical et une petite chambre perso qui semblent loin d'être terminés entre l'escalier extérieur dont dépassent des barres de fer, la terrasse en béton qui devrait un jour devenir le plancher de l'étage et les cloisons de lambris qui font plus murs de chantier qu'habitation durable... mais l'accueil y est chaleureux, la cuisine de la maman excellente, et le petit-déjeuner de *puris* (pain azyme cuit dans l'huile) et de *dal* (lentilles ou pois-chiches en sauce) de la cantine voisine à tomber...

Notre seconde soirée se termine dans un théâtre très joli aux airs de bâtiments d'antan aux couleurs ethniques et au jardin secret... mais où la pièce au dialecte incompréhensible est presque aussi ennuyeuse et encore plus longue que le tour des hôpitaux de la veille...

L'averse du matin nous offre un semblant de grasse mat' jusque 8h10. Abow est formel : la saison des pluies est arrivée – avec plus d'un mois d'avance – et nous devons probablement composer avec les averses et la chaleur humide les prochaines semaines. Pourtant, une fois cette première pluie passée, le temps est aujourd'hui plutôt clément et les températures plus douces. Tant mieux car nous attaquons à nouveau la montagne pour une dernière étape d'altitude de 3 ou 4 jours !

La sortie de la ville est un peu sportive, avec le trafic anarchique caractéristique de l'Inde, et ces images presque caricaturales des vaches qui traversent nonchalamment au milieu des klaxons tonitruants et des slaloms des motos. Lucie a du mal à supporter les « chauffards » qui se rabattent devant nous en une étroite queue de poisson ou ceux qui doublent sans grande préoccupation pour le véhicule qui arrive en face. « Ah non, moi je trouve qu'ils sont carrément pires qu'au Vietnam ! » Pour moi, le constat est différent. Mes huit mois à me déplacer à vélo dans Delhi m'ont fait comprendre les obscurs rouages de la conduite indienne : « Occupe-toi de toi et de ta conduite pour éviter ceux que tu doubles, et surtout garde ta trajectoire. Chacun calcule en fonction de la direction des autres et fait en sorte de ne pas les cartonner, c'est chaud, mais ça passe... tant que chacun garde sa route et fait en sorte d'être prévisible... » Au Vietnam au contraire, les gens prenaient moins de risque à frôler ou passer entre les voitures qui arrivent déjà à deux de front, mais misaient sur le fait que ceux qui roulaient prenaient garde à leur environnement. Ils pouvaient donc surgir de n'importe où sans prévenir et considéraient que c'était à toi de faire attention à eux... Chacun sa philosophie mais je suis plus à l'aise avec celle d'ici. Suffit de faire confiance... et de serrer un peu les fesses !

Je suis heureux de partager avec Lucie ma patrie d'adoption. Quel plaisir de retrouver les odeurs et les saveurs, le contact facile avec les gens qui nous accostent toujours d'un grand « Hey, brother ! » et entament rapidement la conversation. Ici, l'un paye notre repas, là, un serveur profite d'un peu de calme pour venir s'attabler avec nous et en savoir un peu plus sur notre voyage. Souvent, un motard ralentit à nos côtés et cale sa vitesse sur la nôtre pour discuter sans nous arrêter. Et généralement, ceux qui nous font signe de stopper et à qui nous montrons que nous n'avons pas le temps – ou pas l'envie quand c'est vingt fois par jour – pour expliquer que nous sommes français, que nous voyageons depuis la Thaïlande, etc. nous redoublent et s'arrêtent quelques centaines de mètres plus loin, téléphone ou appareil photo brandi.

Je retrouve le bouillonnement de vie, les couleurs et les contrastes, le désordre et l'aspect brut, sans chichi, du mode de vie pas forcément soigné mais franc et direct... Pas de doute, je me sens bien dans cette ambiance, et je suis content que Lucie semble aussi prendre plaisir à la découvrir. Il faut dire que la richesse de la gastronomie est un argument de poids !

Rapidement, nous quittons les zones très urbaines, et c'est avec plaisir que nous retrouvons les cultures en terrasses qui dégringolent sur plusieurs dizaines d'étages, les petites rivières qui courent au fond des vallées et les coteaux tantôt arides, tantôt verdoyants... La route est ici parfaitement goudronnée, et nous croisons d'ailleurs les engins de chantiers qui terminent de rénover les dernières portions. Elle nous entraîne de vallée en vallée, s'engouffrant dans un étroit virage pour re-déboucher dans un nouveau décor... Si le dénivelé est assez important, la route est bien conçue avec des pentes douces et nous trouvons facilement un rythme qui nous permet d'avancer assez vite tout en profitant du parcours agréable. Et lorsque nous parvenons à la ville que nous avons visée pour la journée, nous nous offrons le luxe d'une petite guesthouse toute simple pour essayer de rattraper un peu de sommeil en retard. Les rencontres en soirée, c'est très chouette, mais ça n'aide pas souvent à se coucher tôt ! Ici, au contraire, pas trop le choix, quand on voit qu'à 18h30, toutes les cantines sont déjà fermées. Un joli restau accepte malgré tout de rouvrir juste pour nous, mais je suis hésitant devant le luxe apparent : tables avec des nappes, serviettes en tissus, couverts et jolis baguettes sculptées posées sur un petit cube de bois... et les prix affichés sur le menu me paraissent chers par rapport aux standards locaux... on ressort, on revient, et finalement, l'envie de Lucie pour un peu de confort l'emporte – et il faut dire que les autres options sont un peu restreintes. Finalement, le repas est délicieux et à bien y réfléchir... à 3,50€ le repas pour deux, il n'y a pas de raison de se priver !

Le lendemain s'annonce comme une dernière journée de montée. Mais quelle montée ! 2000m de dénivelé positif prévus par Google, pour atteindre Kohima, la capitale du Nagaland, où nous attend un Warmshower. Pourtant, c'est la descente qui nous posera le plus de difficultés.

La matinée nous fait grimper au soleil au milieu des camions aux couleurs bariolées qu'on ne voit qu'en Inde, des enfants sortant de l'école qui nous courent après en riant pour partager un bout de route avec nous, et des rickshaws jaunes et noirs qui, sur leurs trois roues, transportent leurs passagers à travers tout le pays... Les paysages sont toujours époustouflants, et, si la route est de plus en plus fréquemment défoncée, l'alternance entre zones abîmées et chaussée neuve rend l'épreuve abordable. Nous grimpons ensemble, suons ensemble et poussons ensemble les soupirs de soulagement lorsque nous quittons la poussière et les pierres désordonnées pour de l'asphalte bien lisse. Heureusement, une nouvelle fois, l'escalade est assez progressive, et le plus pénible est peut-être les passages d'autres véhicules dans les tronçons où la route est saccagée, qui nous envoient des nuages de poussière : « Serre les dents, ferme les yeux, y a des poussières ! » Ça croustille dans la bouche, et il est plutôt conseillé de ne pas s'humecter les lèvres.

Mais quand viennent les premières pentes, les trous et bosses de la route nous éprouvent davantage. Lucie, à l'avant du vélo, sans aucun contrôle sur notre équilibre, s'inquiète du risque de chute et me presse de ralentir, tandis qu'à l'arrière, je compose comme je peux pour prendre en compte son inquiétude, avancer tout de même, et surtout adopter un rythme où je me sens à l'aise pour éviter les plus gros chaos et maintenir notre équilibre... Nous sommes rapidement tous deux tendus, et la pause du midi, pourtant au point culminant de notre route et dans un café où les gens viennent facilement nous aborder, ne nous apaise pas vraiment.

Or, l'après-midi est essentiellement composé de descente, et il en faut bien peu pour que la dispute reprenne de plus belle, plus violente et chargée de la frustration accumulée depuis le matin : « Tu ne prends pas en compte mes peurs ! », « C'est toi qui est incapable de voir comme j'essaie de m'adapter ! » Quelques mots plus hauts les uns que les autres, une escalade rapide, une tape sur le casque qui choque, et des remarques qui touchent les points les plus sensibles – revers de la médaille de bien se connaître... Incapacité à rompre la gradation des coups échangés, à ne pas rendre la pareille, manque d'humilité peut-être ou puissance de l'égo... Besoin aussi de revendiquer sa liberté, de ne pas avoir l'impression de se soumettre ou de se laisser faire...

Et rapidement nous arrivons dans une situation inextricable : le vélo est à l'arrêt bien-sûr, l'après-midi qui passe, le ciel qui se couvre, engendrant davantage de pression pour moi. Lucie qui refuse de reprendre le vélo dans ces conditions, moi qui n'ai aucune envie de me plier à ses conditions qui me semblent impossibles... Ne pas céder de terrain, laisser « gagner » l'autre... quel manque de clairvoyance avec un tout petit peu de recul. Mais nous ne sommes pas capables d'en prendre conscience à cet instant.

Et cela finit dans l'insatisfaction de tous les deux où, pour ne pas laisser décider l'autre, chacun se fait du mal à lui-même. Lucie arrête une voiture, et part en stop pour Kohima tandis que je reprends seul le vélo sous les premiers grondements du tonnerre. Qui a finalement imposé son choix ? L'autre forcément, mais on a tous les deux perdu...

De mon côté, je purge mon énergie négative, ma colère et ma frustration en les jetant dans l'orage qui éclate dès que je reprends la route. Musique à fond dans les oreilles, sangles du matériel resserrées pour ne rien perdre, je dévale à fond les coteaux devenus un peu glissants, faisant jaillir l'eau des flaques en même temps que l'adrénaline qui emporte avec elle tout mon ressentiment et me fait rapidement prendre conscience de l'irrationalité de notre conflit. Je prends vite plaisir à retrouver les sensations intenses qui accompagnent ma course un peu folle sous la pluie, et tandis que celle-ci se calme déjà, je m'apaise avec elle et prend le temps de m'arrêter pour admirer le paysage aux couleurs transformées par la tempête...

Sur la suite de la route, la transformation est aussi un peu intérieure. J'arrête la musique et prends le temps de repenser aux événements, de tenter de comprendre Lucie, et de retrouver mon amour pour ma femme... Pfff, comment peut-on se mettre dans des états pareils ?

Il me faut du temps, une fois atteint la ville pour retrouver Lucie, sans téléphone et avec une connexion internet rare pour utiliser la tablette. Il nous faut encore davantage de temps pour nous retrouver en cœur à cœur, reparler posément des événements de la journée, se pardonner et s'écouter réellement pour tenter de se comprendre...

Heureusement, Yakuza, qui nous accueille ce soir, nous met rapidement à l'aise avec notre espace à nous, et l'ambiance très cool avec ses amis présents dans le salon et chacun qui vaque à ses activités nous laisse le soir et le lendemain suffisamment de temps pour panser les blessures. Nous découvrons aussi l'univers de notre hôte, lui aussi artiste, ou plutôt plus ou moins agent d'un collectif d'une dizaine de jeunes artistes, notamment de *Street Art*, aux talents extraordinaires. Yakuza nous partage aussi ses nombreuses expériences de voyage à vélo, le plus souvent en solitaire, et beaucoup à travers l'Europe, et nous conseille sur la suite de l'itinéraire.

Pourtant, lorsque nous harnachons à nouveau notre vélo, au matin de le quitter, je ne suis pas serein. Nous avons aujourd'hui 2000m de descente au programme, et la piste promet d'être l'une des plus abîmées du voyage. Il va falloir mettre de l'eau dans le vin, et garder à l'esprit les échanges de la veille, même si nous envisageons déjà posément que nous fassions une portion de route séparément si l'état de la route nous en fait ressentir le besoin.

Celle-ci nous met à l'épreuve sans répit, et le vélo surfe entre les ornières, les tapis de pierres de la taille d'un poing parfaites pour nous faire riper, et les zones sablonneuses qui jouent à faire dérapier les deux-roues trop lents ou trop rapides qui auraient la mauvaise idée de tourner en freinant... Pourtant, notre relation tient bon, et nous nous appuyons même plutôt l'un sur l'autre, se souciant de l'aisance de l'autre et essayant d'être à l'écoute de nos besoins réciproques.

Je crois pourtant que c'est la première fois que j'emprunte une telle route. Outre la difficulté à y garder l'équilibre, le revêtement en fait un formidable réservoir à poussière qui s'élève et nous enveloppe à chaque passage de véhicule. J'ai l'impression d'une journée de moisson sur une vieille batteuse sans cabine des années 90. Sauf que nous n'avons pas le masque de plongée nécessaire pour se protéger un minimum les yeux, et qu'il faudrait au moins y ajouter un masque à poussière pour le nez et la bouche. Lors d'une pause, le simple fait de se regarder mutuellement nous fait éclater de rire : Lucie a les sourcils roussis par les particules, et ma barbe semble être dans le même état. Son visage me donne l'impression qu'elle sort d'une semaine de travail au fond d'une mine, et une fois ses lunettes ôtées, leur contour se dessine nettement en une ligne blanche presque aussi marquée que la trace de bronzage de ses sandales. On ose à peine imaginer l'état de nos poumons s'ils ont absorbé la même quantité de crasse !

C'est donc couverts d'une épaisse couche de poussière que nous arrêtons notre vélo devant un petit café en début d'après-midi. Malgré l'état de la route, la descente nous a permis d'arriver, éprouvés et affamés, mais assez rapidement, à Dimapur. Cette fois, nous attendons des nouvelles d'un hôte par Couchsurfing qui nous a confirmé qu'il pouvait nous héberger, mais qui ne nous a pas encore envoyé d'adresse, et nous décidons de passer l'après-midi autour d'une petite partie de « Catan » sur tablette. Malheureusement, lorsque nous recevons enfin le message attendu, en fin d'après-midi, nous découvrons que notre plan d'hébergement pour ce soir se situe... 20km avant Dimapur ! Vu l'état de la route et le dénivelé, inenvisageable de faire demi-tour maintenant ! C'est donc un peu dépités que nous nous remettons en route vers le centre-ville. Une averse a transformé la poussière en gadoue, le sol est toujours en aussi piteux état malgré les maisons alentours, et la nuit tombante me fait me résigner à dormir à l'hôtel pour ce soir. Mais Lucie ne l'entend pas de cette oreille. Nous sommes la veille de Pâques et elle se réjouissait de passer ce dimanche dans une famille pour voir comment ils le célébraient ici. À défaut, ayant repéré une école Don Bosco à quelques kilomètres, et ayant déjà profité d'accueils mémorables dans de telles structures, elle propose d'y tenter notre chance, et je l'y suis sans beaucoup d'entrain. Effectivement, le complexe, organisé autour d'un parc décoré de guirlandes, est

immense, mais le recteur, qui vient en personne nous rencontrer, nous fait comprendre qu'il ne sent pas trop de nous y inviter. Déception... Mais, Lucie, dont je sens pourtant la fatigue après une journée usante, fait preuve d'une ténacité qui m'impressionne et mobilise tout ce qui lui reste d'énergie pour trouver une solution. Un pasteur nous explique que sa grande maison est déjà trop pleine, deux personnes dans la rue nous ignorent, un autre nous indique l'hôtel le plus proche... quand soudain, un homme au volant de sa voiture garée nous interpelle. Il attend sa femme et ses enfants, partis faire une course à la boutique voisine, et occupe le temps en s'intéressant à notre voyage. L'occasion est trop bonne, et Lucie la saisit sans hésitation. Succès ! Clairement surpris par notre requête incongrue, l'homme semble pourtant enthousiaste, et se tourne vers sa femme pour lui présenter la situation. « Ok, suivez-moi, j'habite à 1 ou 2km d'ici ». 6km plus tard – il devait vraiment avoir envie qu'on vienne et a eu peur de nous effrayer en donnant la distance réelle – alors que nous nous demandons si nous allons effectivement arriver quelque part, que les ruelles s'étrécissent et que le sol devient boueux, la petite voiture se gare enfin devant une maison simple devant laquelle gisent les baquets d'eau utilisés pour la lessive. Moa et Kilem sont en train de faire construire leur maison, et louent ce petit logement en attendant. Deux chambres sans fenêtres donnent l'une sur une petite pièce de vie dont les murs sont bordés de fauteuil, et l'autre sur une cuisine où crépite un feu de cheminée qui réchauffe une bouilloire. Des toilettes turques, aussi utilisées pour se laver, font la fonction entre les deux chambres. Encore une fois, le mode de vie est simple, mais l'accueil exceptionnel. Moa travaille pour la construction des bâtiments d'état, tandis que sa femme, anciennement pasteur, s'occupe désormais de la maison et de leurs deux enfants de 3 et 6 ans. Tandis qu'elle nous prépare un bon dîner, alors qu'eux-mêmes ont déjà mangé à l'extérieur, lui entretient la conversation, parcourant des dizaines de sujets passionnants, des questions de castes en Inde inexistantes dans le Nord-Est et dont il a une vision très sombre (« Pourquoi les gens auraient-ils des droits différents ? ») à la place de la femme (« Dans nos villages, toutes les possessions appartiennent à l'homme et se lèguent de père en fils, ou aux neveux s'il n'y a que des filles. Les lois viennent des grands-pères de nos grands-pères. Mais ici, en ville, je peux écrire un testament et partager entre mon fils et ma fille qui ont les mêmes droits »). Nous parlons aussi des différences entre la France et son pays, et de son « esprit aventurier » qui le fait rêver de voyager : « Votre venue chez moi, c'est comme un rêve. J'ouvre les yeux et je me dis que ce n'est pas possible qu'il y ait des européens qui dorment chez moi. Et par votre voyage, ça me fait un peu voyager aussi, en vivant cette rencontre avec vous. »

Incroyable de se rendre compte ainsi, à chaque fois, comme la rencontre nous enrichit mutuellement. Nous osons difficilement solliciter l'accueil, et peut-être encore plus difficilement accueillir... et pourtant, les témoignages que nous recevons sont tellement beaux... « Est-ce que ce n'est pas un peu gonflé de compter sur l'hébergement de gens plus pauvres dans votre voyage ? Est-ce que ce n'est pas un peu présomptueux de considérer que ce sera gratifiant pour eux de vous héberger ? » J'entends encore ces questions reçues avant de partir, échos de mes propres doutes. Et combien l'expérience les efface à chaque fois. Non pas que *notre* présence (de blancs, de riches) honore les gens, mais simplement que ceux qui prennent le risque de l'accueil, particulièrement dans la différence, nous en témoignent à chaque fois la richesse... Pussions-nous en prendre conscience aussi dans nos sociétés... Kilem aussi prend le temps de discuter avec nous, dans un anglais dans lequel on ressent le niveau de ses études de théologie. Elle nous explique notamment que sa maman est à l'hôpital depuis ce matin pour des soucis de diabète et nous prépare sa chambre pour la nuit, et vient en renfort de son mari dans les échanges où son vocabulaire est un peu limité. Puis, alors que les enfants sont couchés, le couple nous propose de revenir – initialement entre hommes, mais finalement à quatre – continuer nos discussions au coin du feu, tandis que Mao plume des pigeons (qui s'agitaient dans le panier près de nous il y a encore trois minutes) après avoir fait la vaisselle (répartition des tâches qui semble précise) et que Kilem peint des œufs pour la fête de Pâques du lendemain.

Au petit matin, nous les suivons, elle et les enfants, les jolis œufs frais et colorés à la main, jusqu'à l'école voisine où se rassemblent tous les enfants du quartier. Sur une table, chacun dépose ses confections : œufs embellis d'une petite écriture d'évangile côtoient pêle-mêle ceux aux effigies de super-héros, ceux couverts de paillettes, ou les œuvres plus élaborées, avec des supports en branches

d'arbres, ou avec des reconstitutions en polystyrène peint de la résurrection ou de scènes de la Bible. Quel travail ! Celui-ci est en fait l'objet d'un concours et, au débotté, la directrice de l'école profite de la présence « d'invités exceptionnels venus de loin » pour nous nommer « jurys du concours ». Quel prestige pour les lauréats de se voir remettre leur prix des mains de Lucie ! Puis tous les œufs sont rassemblés et les enfants se partagent en petits groupes. Car ici, la tradition pour Pâques est d'aller visiter les personnes isolées, à l'hôpital, dans les prisons, pour leur offrir ces œufs. Joli partage !

Pour nous, il est l'heure de reprendre les pédales, et nous quittons la petite famille en direction du Nord-Est. Malheureusement, la route est toujours d'aussi mauvaise qualité, et nous passons une nouvelle journée fatigante à slalomer entre les trous. Le vélo n'apprécie pas non plus, et entre les secousses et la poussière d'hier, il commence à émettre des grincements de protestation qui nous pressent de prendre un peu plus soin de lui.

Quelques passages de meilleure qualité nous permettent malgré tout de profiter des paysages, et je suis une nouvelle fois ébloui par la diversité et la beauté des régions indiennes. Malgré que nous ayons quitté la montagne pour les larges plaines de l'Assam, les paysages se succèdent et l'appareil photo s'affole de ne pouvoir lui-aussi profiter d'une certaine monotonie pour un peu de repos. Grands espaces cultivés en petites parcelles auxquelles les éteules de riz donnent une couleur châtain clair, petits villages agités que les marchés et les saris parent de mille couleurs, jardins de thé aux haies bien taillées que surplombent les montagnes en toile fond, forêts denses où résonnent les cris d'oiseaux... C'est dans l'une de ces forêts que nous nous arrêtons brusquement, au mouvement soudain d'un arbre au-dessus de nos têtes. Des singes ! Sautant de branches en branches, ils se lancent dans un balai qui nous éblouit et que nous avons du mal à quitter des yeux. Si les croyances hindoues se vérifiaient, je me réincarnerais volontiers en babouin, moi ! Nous profitons de cette petite pause pour enlever nos écouteurs et nous laisser envahir des bruissements de la jungle autour de nous. Et celle-ci en est vraiment une : des lianes épaisses pendent aux abords de la route en arcs de cercle que je prendrai plaisir à escalader, les taillis épais semblent impénétrables sans l'aide d'une machette, et l'on ressent partout un grouillement de vie qui fait plaisir à percevoir. Bruits d'animaux de tous côtés, grésillement des insectes, oiseaux de toutes sortes et papillons immenses qui passent sans peur à quelques centimètres de nous... Avec tous les discours alarmistes et l'évident constat de la mutilation de notre biodiversité, ça fait du bien de découvrir des lieux encore préservés où la vie sauvage semble encore dominante et où l'homme semble capable de cohabiter sans tout ravager...

Quelques kilomètres plus loin, un étrange animal me fait donner un coup de frein brutal qui surprend Lucie. Là-haut, près des cimes, un gros mammifère noir à la queue touffue se laisse glisser le long d'une branche. Un genre d'écureuil géant qui m'intrigue au plus haut point : jamais vu un animal comme celui-ci. Mais c'est en ramenant les yeux sur la route que mon corps est parcouru d'un frisson. Il me faut quelques secondes pour faire la mise au point et réaliser. « Lucie ?...

- Quoi ?
- Euh... sur la route... »

Juste devant nous, à une cinquantaine de mètres, un éléphant nous regarde, apparemment aussi surpris que nous de cette rencontre inopinée.

Oh non, on ne va pas nous refaire le coup ! *Sept ans plus tôt, Inde, une route de nuit, un éléphant effarouché qui se met à charger, la peur de ma vie...* Cette fois, je me prépare à sa réaction... et je ne sais pas plus quoi faire. Retourner le vélo pour s'enfuir au plus vite ? Inutile, il court plus vite et je crains que le moindre mouvement ne déclenche la suite des événements... alors, on reste là tous les deux à le regarder avec admiration, tandis que lui semble aussi se demander quelle attitude adopter. Moment magique, hors du temps, du face à face indécis... et finalement, le pachyderme décide de reprendre sa route et de s'enfoncer dans la forêt dans un grand barrissement.

Il nous faut un certain temps pour reprendre nos esprits. Un 4x4 passe et un homme se penche par la fenêtre : « Faites attention, il y a trois éléphants un peu plus loin... » Et effectivement, à quelques centaines de mètres, c'est une mère et son éléphanteau, derrière les premiers fourrés qui s'enfuient à

notre passage. Encore quelques coups de pédales, et ce sont trois mastodontes de plus qui nous observent depuis les frondaisons. Nous sommes tentés de nous arrêter, fascinés, mais la peur est encore présente, et la prudence nous somme de poursuivre notre route, tandis que les éléphants nous en donnent confirmation dans un nouveau barrissement à faire trembler les arbres...

Whaou ! Magnifiques ! Nous sommes encore fébriles un long moment, et ne tarissons pas dans nos échanges sur nos impressions : « Tu te rends compte ? C'est fou ! », « En tout cas, il était infiniment plus beau que ceux qu'on a vus dans les parcs ou même les réserves. Une peau plus tendue, plus musclé, plus massif... » La nature nous offre ses merveilles à observer avec respect...

Décidément, l'Inde est toujours aussi intense et les journées tellement riches que j'ai bien du mal à tenir à jour mon récit – et, accessoirement, que nous peinons à ne pas accumuler de fatigue. Aussi ce soir décidons nous de profiter d'un petit hôtel un peu confortable, mais même cela est sujet à péripéties : dix kilomètres avant de rejoindre la ville visée, une petite voiture à la musique gueularde s'arrête devant nous, et en descend un homme, tatoué, la trentaine, lunettes de soleil de mode sur le nez, barbe taillée en un étroit collier qui le fait ressembler aux méchants des films. Immédiatement, son look et la manière dont il nous aborde nous inspirent une certaine méfiance. Mais c'est son ami qui l'accompagne qui nous adresse en premier la parole pour nous demander où nous pensons dormir ce soir. Lorsque j'évoque la prochaine ville, il nous conseille immédiatement un hôtel que nous avions repéré sur internet mais qui paraissait de piètre qualité. Peu de temps après, nous comprenons son insistance quand le chauffeur se présente comme le propriétaire de l'hôtel, mais cela ne nous donne pas vraiment envie de nous y arrêter.

Pourtant, sur les kilomètres suivants, ils nous recroisent à deux reprises, et baissent la vitre pour nous faire signe et nous refaire leur proposition. Finalement, le propriétaire, désormais seul dans la voiture, nous attend et nous guide sur la dernière portion de route jusqu'au fameux établissement. C'est donc un peu forcés et pas vraiment convaincus que nous nous y arrêtons, avec l'intention d'y jeter un œil de principe mais de trouver ensuite une raison pour aller plutôt au suivant. Pourtant, quand la maman de notre trentenaire nous accueille et nous présente une chambre spacieuse et plus confortable que ce que nous avons vu depuis très longtemps, nous hésitons un peu. Le prix est assez élevé mais le confort tentant. Sentant notre dilemme, la maman nous propose une « *spécial discount* juste pour nous » et... divise son prix par deux. Plus vraiment de raison de refuser, et nous restons finalement deux jours à profiter d'un peu de confort et de la nourriture délicieuse servie dans leur restaurant.

Il nous faut deux jours de plus pour atteindre l'île de Majuli, par un petit détour que nous avons décidé de faire par le Nord-est. En effet, cela fait plusieurs fois qu'on nous vante les beautés de cet étrange bout de terre perdu au milieu du Brahmapoutre, qui constituerait la plus grande île fluviale du monde. La route en elle-même vaut déjà le détour, avec ses jardins de thé qui s'étalent sur les collines en domaines joliment définis, et les chèvres qui gambadent un peu partout sans aucune considération pour les cyclistes qui slaloment entre ce petit chevreau – « trop mignon » – en train de téter en frétilant de la queue, et ces deux mâles qui s'affrontent tête contre tête en chamailleries adolescentes, et l'île en elle-même nous réserve encore des surprises. Le dernier ferry quitte Jorhat à 15h, et, suite à des soucis de téléphone qui nous ont grignoté la matinée, nous en sommes quittes pour passer la nuit sur la « terre-ferme ». Mais, après une traversée assez longue – une heure pour la moitié d'une immense rivière ! – mais indolente, sur un simple et large bateau de bois, cela nous permet de poser la roue tôt le matin sur la langue de sable où nous accueille un petit cabanon, sur les rives de l'île. « Ah, ça a l'air plutôt champêtre... »

Nous voilà à déambuler sur des routes plutôt correctes, tantôt goudronnées, tantôt sablonneuse, et régulièrement pavées, qui ressemblent d'ailleurs davantage à de jolis pistes cyclables, entourés d'une nature calme, et d'un peu de vie campagnarde d'une grande sérénité. « On se croirait sur l'île de Ré » me lance Lucie. Peu de véhicules, de grandes plaines agrémentées d'étangs, des vaches et des chevaux en totale liberté qui regardent passer d'un air intrigué ces étrangers sur leur vélo bizarre. Comme le dit Lucie, c'est la première fois que nous voyons d'aussi jolis paysages sur un terrain si plat.

Suivant les conseils des habitants que nous croisons, nous virons de droite et de gauche, traversant quelques jolis ponts, nous arrêtant ici boire un thé en découvrant l'atelier de fabrication manuelle de ceintures dorsales orthopédiques, là le laboratoire de création de masques impressionnants auxquels les artistes donnent vie de manière fascinante. Une structure de base en bambou, une sculpture de terre et de bouse, plusieurs couches de gaze et un peu de peintures assemblés avec doigté pour figurer dieux, monstres et animaux avec un réalisme troublant. Nous avons notamment droit à une démonstration avec un serpent géant qui se déplace en ondulant, se détend brutalement pour passer à l'attaque, et finalement avale tout bonnement l'un des jeunes qui nous font découvrir le lieu...

Le repas, dans un tout petit bouiboui dont nous sommes les seuls clients et qui nous donne l'impression d'être en famille, est une nouvelle fois excellent – cette fois avec un poisson sans doute fraîchement pêché – mais la fin d'après-midi nous pose quelques soucis de réglages de vélo. Si l'Inde est toujours aussi passionnante, et les gens toujours aussi accueillants individuellement, collectivement, ils sont toujours aussi fatigants avec leur manie de venir nous entourer et nous fixer à une cinquantaine et surtout, de toucher à tout pour comprendre. Ici, Majuli nous donne une impression de vacances loin de cette foule, mais depuis que notre vélo a passé la nuit dehors, le changement de vitesse ne passe plus. Il me faut tout démonter et remonter, en cassant une vis au passage, avant de comprendre que ce doit simplement être les câbles qui ont été bougés, tordus et qui font perdre de la fluidité au système. Mais j'ai beau essayer de les replacer au mieux, même en y passant une bonne partie de la soirée, le problème persiste les jours suivants.

Heureusement, la soirée est aussi l'occasion d'une belle rencontre qui adoucit cette frustration : installés dans une petite hutte en bambous très simple mais qui nous fait un peu goûter les sensations du quotidien d'ici où toutes les maisons sont faites avec ce matériau, nous faisons la connaissance de Sandeep, notre voisin indien venu de Bangalore, qui vient de quitter son job d'ingénieur réseau informatique, et qui se questionne sur le sens qu'il veut trouver dans sa vie professionnelle, et se laisse un peu de temps de discernement. Nous partageons notre dîner avec lui et deux néerlandais en voyage depuis trois ans autour du monde après avoir quitté eux aussi des jobs apparemment très intenses et pas forcément épanouissants. Entre échanges d'anecdotes et discussions enflammées à refaire le monde, nos débats durent jusque tard dans la nuit et se poursuivent le lendemain au petit-déjeuner, de sorte que le soleil brûle déjà fort lorsque nous essayons de rejoindre l'embarcadère qui nous permettra de poursuivre notre chemin sur la rive Nord du Brahmapoutre. Il faut dire qu'en cette période approchant de la saison des pluies – et de la saison chaude – la température est déjà difficilement supportable à 8h30... L'humidité ambiante nous fait transpirer rapidement, et les lessives – ou vêtements encore humides de sueurs – n'en ont plus assez d'une nuit pour sécher...

Entre cette chaleur, l'immensité de l'île, et la route qui semble se perdre dans des lieux de plus en plus reculés, nous avons plutôt l'impression d'être quelque part au fin fond de l'Afrique, en bordure du Sahara, qu'au milieu d'un fleuve indien. Bientôt, le sable qui entourait notre chemin reprend ses droits sur lui et vient le grignoter jusqu'à ce que nous nous retrouvions à surfer sur la piste. Les dernières maisons de paille ou de bambou sur pilotis devant lesquelles les enfants se baladaient nus et les mamans actionnaient une vieille pompe manuelle pour remplir leur seau d'eau ont laissé place aux espaces naturels où seuls les animaux domestiques rendus à leur liberté laissent supposer une proche présence humaine, et nous commençons sérieusement à nous demander si nous avons une petite chance de déboucher sur un des trois seuls lieux de traversée. Un coup d'œil sur la carte nous confirme que non. Ah, on a oublié de tourner à droite ! Sur ce sentier encore moins marqué que la piste sur laquelle nous nous trouvons ? Ah bon, ok. Finalement, le chemin pour l'embarcadère nous fait nous sentir encore plus seuls au monde, et lorsque nous arrivons sur la grève, immensité de sable et de hautes herbes, seuls deux bâches soutenus par de frêles armatures de bois sous lesquelles s'abritent six personnes dans un vain espoir de se protéger des rayons brûlants, nous font dire que nous sommes au bon endroit. Et en effet, quelques minutes plus tard, une grosse barge vient débarquer une voiture et trois motos qui s'empressent de s'éloigner, enveloppées par un nuage de poussière. La traversée

est cette fois plus courte mais nous sentons davantage les multiples regards fixes qui dévisagent ouvertement Lucie. Une femme blonde aux yeux bleus, grande et à la peau blanche, ça ne court pas les pistes par ici ! De mon côté, avec ma peau hâlée, mes yeux et mes cheveux sombres que complètent la barbe à nouveau épaisse, on a plutôt tendance à me prendre pour un Indien d'une autre région ou un Israélien. Moins exotique...

La route des jours suivants est un gros axe en construction et les paysages sont un peu moins attrayants que ceux que nous découvrons depuis notre arrivée en Inde. Encore qu'entre les jardins de thé immenses – dont le plus grand d'Asie qui étale ses haies en une forêt infinie sous l'ombre maigre de quelques grands arbres – et les cimes des montagnes qui dessinent la frontière avec le Bhoutan voisin, elle est loin d'être inintéressante. Mais qui dit circulation plus intense dit multiplication des « arrêts selfie » qui nous fatiguent un peu à la longue, et des coups de klaxon des bus et camions qui naviguent comme nous entre les nids de poule. Les vaches, elles, sont toujours aussi indifférentes à ce chaos, et sont capables de faire la sieste sur l'asphalte en choisissant innocemment le parfait milieu de la route à l'endroit où celle-ci est la plus restreinte par les crevasses pour agacer au mieux les conducteurs. Nous, ça nous fait plutôt rire, et on s'amuse toujours de les voir accompagnées chacune de leur oiseau qui, perché sur le dos ou la tête semble leur murmure « T'inquiète, tu peux dormir, je fais le guet ! »

L'accueil est toujours aussi simple, et nous découvrons avec une pointe de culpabilité que cela peut causer des déceptions. Notre quête d'hébergement nous amène un soir à solliciter deux jeunes en moto qui nous réclament une photo. Il est déjà tard et nous en avons plein les pattes après une journée de 80km sous une chaleur intense, et lorsqu'après une petite hésitation, ils nous invitent finalement avec un grand sourire mais nous précisent que leur maison est à une quinzaine de kilomètres, nous décidons de garder cette offre en « plan B » et de chercher un hôte plus proche. C'est dans une église que nous sommes reçus ce soir-là par deux prêtres adorables ravis de nous accueillir royalement dans un bâtiment tout neuf. Nous envoyons donc un peu tard un message à Rajesh et son ami pour leur dire que nous ne viendrons finalement pas chez eux, et nous sentons toute leur déception. Si nous leur proposons de partager malgré tout un thé le lendemain matin, nous comprendrons dans ce moment ensemble qu'ils avaient pris la peine de cuisiner, d'acheter des boissons etc. pour nous recevoir dignement, et qu'ils se faisaient une joie de nous accueillir chez eux... Oups, à retenir : ne pas prévoir de plan B au risque de créer des espoirs déçus...

Le lendemain soir, c'est à nouveau quatre étudiants sur leurs motos à qui nous expliquons notre démarche sur le bord de la route. La journée a été longue entre des routes peu agréables, abîmées et chargées d'un trafic assez important, et des arrêts, notamment ce midi, où la foule de curieux qui se massait autour de nous en nous posant sans cesse les mêmes questions et en tripotant notre vélo sous toutes ses coutures a un peu usé notre patience. Les appels depuis le bas-côté ou depuis une moto qui nous double, pour uniquement réclamer un selfie sans un bonjour ou le moindre intérêt pour nous est parfois aussi un peu pesant, et nous avons pris l'habitude de refuser ces sollicitations, préférant échanger lorsque l'on sent que la discussion peut aller un peu plus loin. Alors après deux échecs dans nos demandes, nous sommes un peu déçus quand eux nous expliquent qu'ils ne peuvent pas nous recevoir, mais nous conseillent un temple hindou un peu plus loin. Malgré tout, en les suivant et en faisant un peu connaissance avec les passagers de la moto qui roule à notre hauteur, nous sentons leur bienveillance, et nous sommes agréablement surpris lorsque ledit temple se révèle en fait être une salle de mariage – accolée à un temple pour la cérémonie mais non habité – où l'on nous accueille spontanément. Les étudiants nous font faire le tour des lieux, notamment pour découvrir un grand bassin peuplé de plus de deux mille tortues géantes, et font l'intermédiaire auprès du responsable, de sorte que nous nous retrouvons rapidement avec une petite chambre simple mais confortable à notre disposition. Au calme et juste à deux, parfaitement ce dont nous avons besoin ce soir. Ne manquerait plus qu'un petit repas partagé avec d'autres et ce serait idéal. Nos guides à qui nous proposons de manger ensemble, devant rentrer chez eux, déclinent l'invitation, mais un moustachu d'une vingtaine

d'années, parmi l'habituel petit groupe de badauds venus entourer notre vélo, nous fait signe qu'il habite à deux pas et qu'il serait heureux de nous recevoir.

Et quelques minutes plus tard, nous voilà à nouveau en famille – du moins avec les hommes, les femmes étant en cuisine pour nous préparer de quoi nous régaler – à discuter de tout et de rien, de notre voyage et du formidable taux de participation de plus de 80% de l'Assam aux élections, et même à essayer d'apprendre quelques bases d'assamese, la langue locale. Sauf que, quand la leçon consiste à essayer de lire les gros titres du journal, et que le tonton s'obstine à essayer de m'apprendre la lecture d'un alphabet inconnu, je me dis qu'on est bons pour rester là un peu plus d'une soirée.

Heureusement, nous sommes interrompus par la maman qui nous appelle à table, et, comme souvent, nous nous attablons simplement tous les deux, Lucie et moi, tandis que les six ou sept membres de la maisonnée mangeront après, en signe de respect. Sans doute honorable, mais un peu moins chaleureux... Mais bon, les *puris*, le *dal* et les légumes excellemment cuisinés étouffent vite nos questions au même rythme qu'ils remplissent nos estomacs encore gonflés de toutes les invitations précédentes. Repus du délicieux repas, nous remercions nos hôtes qui continuent à faire la causette, lorsque le papa s'exclame : « Attendez, le plat arrive, il ne s'agissait que de l'entrée. C'était léger, non ? » Léger ? Un curry de lentilles et du pain-beignet gonflé dans l'huile ? Euh... ça se discute... mais lorsque nous essayons d'argumenter sur le fait que nous n'avons pas l'habitude de tant manger, notre hôte nous rétorque d'un air sérieux et catégorique qu'il est « impossible » que l'on parte maintenant. D'ailleurs, arrivent justement deux grands plateaux de riz assortis de bols pleins de morceaux de poulet et d'une sauce jaune crémeuse prometteuse... « ah, non, mais moi, je ne peux vraiment plus » me souffle Lucie. Et nous nous couchons le soir le ventre tendu en nous promettant de faire attention à notre alimentation les prochains jours et de limiter les invitations à manger. « La prochaine fois, on leur dit avant qu'on ne veut pas qu'ils cuisinent plusieurs plats ! ». Ferme résolution.

C'est donc tout naturellement que seulement quelques heures plus tard, après une grande tasse de thé au lait bien sucré, des biscuits pour l'accompagner, et d'autres pâtisseries – « mais qu'on met en supplément parce que c'est la période du nouvel an » - nous voilà de nouveau chacun devant une assiette colossale de pois chiches, de curry de soja et de *chapatis* pour... le petit-déjeuner. Bah oui, mais ce sont nos étudiants d'hier soir qui nous ont envoyé un message pour nous dire qu'ils seraient contents qu'on s'arrête chez leurs parents ce matin, on ne pouvait pas se défilier...

Quand je pense au nombre de mes repas qui étaient constitués de quatre biscuits lors de mon précédent séjour...

L'accueil est toujours un moment de fête dans ces familles, et il n'est pas rare que les voisins viennent passer la tête pour nous saluer avec enthousiasme. Nous sommes mêmes à deux reprises interrogés et filmés par des journalistes de passage. Mais ce qui nous touche le plus est leur manière un peu cérémonieuse de nous passer autour du cou les tissus rouges et blancs qui symbolisent notre adoption par le peuple de l'Assam. En France, on aurait dit les torchons qu'il y a dans toutes les cuisines, avec les motifs rouges en losanges ou en fleurs. Ici... nous n'osions les toucher qu'avec beaucoup de révérence vu la manière dont on nous en habillait... avant de découvrir qu'ils servaient de serviette de table, de serviette de toilette, de ceinture ou encore de bandana avec lequel on essuie la sueur de son front. Mais ce côté très utilitaire n'enlève en rien le fait que le Gamosa, tissé à la main aux couleurs de la pureté et du sang des travailleurs, est vraiment l'un des symboles de la région, et le plus grand honneur que l'on puisse faire en en parant un invité. Le sacré proche du quotidien et de l'utilitaire de tous les jours. J'aime bien cette approche...

C'est sous la pluie que nous reprenons la route et filons vers Tezpur. Les rizières ont à nouveau repris le pas sur les jardins de thé, et nous roulons, musique dans les oreilles pour nous protéger des klaxons criards des camions et bus qui nous frôlent. La compétition pour le meilleur klaxon semble toujours en cours dans le pays, comme je l'avais constaté il y a sept ans, et il n'est pas rare qu'un camion en ait deux ou trois pour varier selon les occasions, du petit « pouet » d'encouragement à la sonnerie de

cavalerie sur deux tons pour te sommer de dégager du passage... La queue de poisson semble aussi être un sport national. La règle est toujours valable : surveille celui qui est devant toi et évite les accidents. Pour ce qui passe derrière une fois que tu l'as doublé... ce n'est plus de ta responsabilité. Tu peux lui couper la route, à lui de s'adapter puisque tu es devant... Alors, on apprend à réagir vite, à moins sursauter aux coups de klaxons qui vrilles les tympans, et à slalomer entre les trous et les vaches qui jonchent les routes dans la même indifférence.

Sur les recommandations des prêtres qui nous ont accueillis il y a deux jours, nous nous dirigeons immédiatement vers l'évêché de Tezpur, et l'accueil y est au rendez-vous. Une chambre pour nous, du temps libre, et des repas délicieux animés de longues discussions autour de notre voyage qui paraît un peu fou vu d'Inde, des richesses de la région et bien-sûr de la gastronomie nationale ! Il faut dire que les Indiens, même s'ils ont une identité régionale forte, sont fiers de leur pays !

Nous nous offrons même le luxe de rester une journée de plus pour profiter d'une petite pause et travailler un peu, et au matin du jour suivant, nous voilà abrités sous le porche à regarder le déluge s'abattre dans la cour, attendant une accalmie improbable pour nous lancer sur la dernière portion de notre parcours. Cette fois, la mousson est bien là, et c'est la pluie qui rythmera notre dernière étape !